

quel elles font un point de temps en temps, mais ont les yeux presque toujours tournés vers la rue. Quand un jeune homme entre, qu'elles le connaissent ou non, elles mettent immédiatement leur couture de côté, et commencent à causer, à rire et à inventer des double-entendre, ce qui passe pour être très spirituel. Elles passent fréquemment des jours entiers en la sorte, laissant à leurs mères toute la besogne de la maison..."

Kalm a été bien méchant envers les Québécoises ou elles ont bien changé depuis deux cents ans.

FRANÇOISE.

A M. Couvigny de Montigny

Monsieur,

Il paraît que les littérateurs ne sont plus à la merci du premier exploiteur venu. Grâce à vous, disent les journaux, la loi n'ignorera plus leurs droits.

Voilà une bonne nouvelle. A cette occasion, je rappellerai ce qui m'est arrivé.

Il y a quelques années, un individu de Montréal s'avisa de déterrer mon premier petit essai. Il le mit en brochure, l'affubla du titre idiot : "Larmes d'Amour", et le répandit dans le pays.

J'eus recours aux tribunaux, j'avais un avocat d'une rare valeur. Cependant, le brave M. Leprohon, le Leprohon de la "Bonne Littérature" et, je crois, du Crédit du Canada — sortit vainqueur du procès. Il n'eut même pas un reproche, et je fus condamnée à payer les frais.

De plus, malgré ma défense, un libraire de Québec continua de vendre la nouvelle. Et maintenant, voici que le catalogue de l'une des grandes librairies de Montréal annonce "Larmes d'Amour", par Laure Conan.

Je soumetts ces faits à votre appréciation. Vous m'obligeriez en me disant si la loi me laisse toujours désarmée.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

LAURE CONAN.

Malbaie, 14 avril 1906.

Page de Memoires

(Ainsi que nous l'avons annoncé, nous publions aujourd'hui ces pages détachées des Mémoires inédits de M. Louis Fréchette. Nos lecteurs le remercieront pour le fin plaisir que cette lecture leur aura donné. — Note de la Rédaction.)

C'est, on ne l'ignore pas, dans un des recoins les plus pittoresques de la Savoie, que se trouve le lac du Bourget — ou plutôt le "lac de Lamartine", pour lui conserver le nom qu'une légende poétique toute moderne lui a consacré.

Ce lac, splendide nappe d'azur, que le grand poète des jeunes cœurs a immortalisée dans une des plus belles odes dont s'honore la langue française, semble sourire au ciel du fond de son alvéole de montagnes, de collines, de rochers abrupts et d'oasis verdoyantes, à travers lesquels on voit poindre ça et là, parmi les massifs touffus, ou les silhouettes grêles des peupliers, la haute tour de quelque donjon en ruine, ou le pignon ardoisé de quelque élégante villa....

L'âme aimante et mélancolique d'un poète a ajouté, à ce paysage si impressionnant déjà, le charme éternel de l'éternelle poésie du cœur.

L'idylle platonique du poète dura ce que durent les beaux jours : l'espace d'une saison. Quand il revit les bords poétiques du lac où vivaient pour lui de si chers souvenirs, il était seul ; et, assis sur un coin de roc où Elvire et lui s'étaient souvent oubliés à contempler le calme du ciel et des flots, en face de la nappe bleue qui avait si souvent bercé leurs rêveries à la clarté des étoiles scintillant au fond des deux abîmes, il épancha l'immense tristesse de son cœur dans les strophes immortelles qui, depuis trois quarts de siècle, mettent des larmes à toutes les paupières de dix-huit ans :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emporté sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Le début est bien grandiose et bien solennel pour le sujet ; mais le chef-d'œuvre sans défaut est encore à trouver. L'emphase, du reste, disparaît vite sous le coup de l'émotion sincère qui inspire le poète :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière ;
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette
Pierre

Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés !

Et, envahi par le flot montant de ses émotions rétrospectives, le cœur du poète se brise, se lézarde en quelque sorte, et laisse sa douleur filtrer goutte à goutte, dans des stances qui gémissent et des vers qui pleurent.

Accablé, palpitant, secoué par les angoisses de l'irréparable, il jette d'abord un cri de détresse et de révolte ; puis, écrasé par l'implacable fatalité des choses, il courbe le front devant l'immense douleur acceptée.

Oui, il accepte sa douleur, il l'aime, il la bénit, il la garde ; et, pour qu'elle vive, éternellement, il en confie le souvenir aux objets insensibles qui lui rappellent son bonheur perdu.

Ecoutez cette admirable apostrophe qui termine la pièce. Le poète s'adresse toujours au lac :

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,